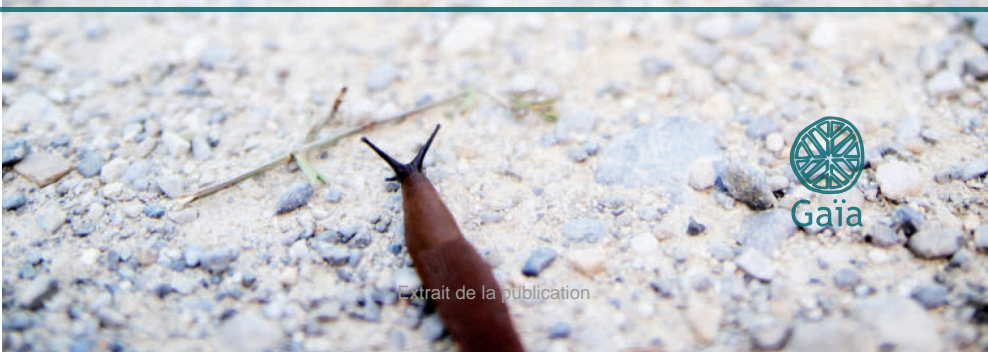




Le voyageur liquide

Jean Cagnard



Extrait de la publication

Le voyageur liquide

Jean Cagnard

Sur une aire d'autoroute, un serpent tombe du ciel. Puis un autre. Un homme est en route, il va rendre visite à ses six frères et sœurs qu'il n'a pas vus depuis des lustres. Après avoir embrassé la femme de sa troisième vie, il part, selon un itinéraire établi non pas en fonction de la proximité géographique mais par ordre chronologique de sa fratrie.

Sur sa route, il croise parfois des lacs, des fleuves, des étendues d'eau. Alors son téléphone sonne : c'est son fils. Il est sur un chantier de fouilles, et joue de la guitare électrique. Leurs dialogues sont elliptiques et tendres, le « jeune crétin » et le « vieil homme » savent aller à l'essentiel. Une mouche sur le pare-brise tient compagnie au voyageur. Parfois, quand il klaxonne, il pleut des écureuils.

Né en 1955 en Normandie, Jean Cagnard grandit à proximité de la mer et d'une usine de métallurgie. Plus tard, il enchaîne les chantiers de maçonnerie et les phases d'écriture. Il a migré dans les Cévennes, à côté d'Alès et vit aujourd'hui de l'écriture et de la mise en scène. Homme de théâtre, il travaille avec différentes compagnies dont la sienne (1057 roses), écrit pour des clowns, du théâtre de rue ou de marionnettes.

Le voyageur liquide

du même auteur
chez d'autres éditeurs

- L'hémisphère d'en face*, nouvelles, Éditions L'Âge d'Homme, Prix Prométhée (1990)
Le funambule approximatif, roman, Éditions Presses de la Renaissance (1992)
L'arête centrale du caillou, poésie, Éditions Unimuse, Prix Casterman (1996)
Un cerf-volant sur l'avant-bras, théâtre, Éditions Comp'act (1999)
Des papillons sous les pas, théâtre marionnettes, Éditions Arketal (2000)
Une douce insulte, théâtre de rue, Éditions Théâtrales (2001)
L'homme, l'homme, l'homme et l'homme, nouvelles, Éditions Deleatur (2001)
Dans le véhicule rouge, nouvelle, Éditions Deleatur (2002)
De la paille pour la tête, dans *Contes et légendes de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon*, Éditions Monum (2002)
Les gens légers, théâtre acteurs et marionnettes, Les carnets de la marionnette, Éditions Thémaa-Théâtrales (2004)
Perroquets et bilboquet, nouvelle, dans *Vu(es) d'Aurillac*, Éditions Quelque part sur terre / Festival d'Aurillac (2005)
Bout de Bois, théâtre marionnettes, images Martin Jarric, Éditions du Bonhomme Vert (2005)
Une colère immense et minuscule, théâtre, L'Arsenal numéro 1 (2005)
Les gens légers, théâtre, Éditions Espaces 34 (2006)
L'avion, suivi de *De mes yeux la prunelle*, théâtre, Éditions Espaces 34 (2006)
Des papillons sous les pas, théâtre illustré, peintures Rolf Ball, Éditions du Bonhomme Vert (2007)
Itinéraire d'auteur N°10 : Jean Cagnard, entretien avec Claudine Galéa, Éditions La Chartreuse (2007)
L'entonnoir, théâtre marionnettes, Éditions Théâtrales (2007)
Un grand bout de terre humide et farceur, fablier écrit avec les habitants du village de Brassy dans le Morvan, Éditions L'abbaye du Jouir (2008)
L'endroit jamais, argument poétique, dans *Court au Théâtre 2*, Éditions Théâtrales Jeunesse (2009)
Sur le seuil, recueil de textes écrits dans le centre thérapeutique de toxicomanes de Blannaves, Éditions Blannaves (2009)
Le menhir, Éditions Théâtrales (2010)
À Demain ou la route des six ciels, Éditions Théâtrales Jeunesse (2010)
La distance qui nous sépare du prochain poème, texte-poème, Éditions Espaces 34 (2011)

Pour l'écriture de cet ouvrage, l'auteur a reçu
le soutien de la région Languedoc-Roussillon.

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre National du Livre, Paris.

Jean Cagnard

Le voyageur liquide

roman

GAÏA ÉDITIONS

Extrait de la publication

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© Rolfo / Getty Images

© Gaïa Éditions, 2011
ISBN 13 : 978-2-84720-265-6

*à Pierre, Sylvie, Claire,
Catherine, François, Sophie.*

Le serpent tomba du ciel au moment où je sortais de la boutique de la station-service. Comme une signature un peu violente des achats que je venais d'effectuer : une bouteille d'eau, un sandwich suédois, deux pommes. Rien qui nécessitât une intervention aussi spectaculaire. Quelques minutes plus tôt, le serpent était Dieu sait où dans le monde, peut-être entre deux pierres chaudes, à l'orée de la forêt voisine, plongé dans le lent et méditatif travail de la digestion et maintenant il était sur le macadam brûlant du trottoir d'une station-service d'autoroute, dérisoire et sans vie. Une sorte de gros lacet stupide. En quelques minutes, il avait changé d'immobilité et de réflexion. Il n'y a rien entre la vie et la mort. Je reconnus les larges écailles céphaliques de la couleuvre – contrairement à la tête plus affûtée et plus menaçante de la vipère que les manuels de premiers soins ne recommandaient pas de fréquenter. Elle avait un bon mètre de long et cinq centimètres de diamètre au plus gros du corps. Au niveau de la ceinture abdominale ou ce qui en tenait lieu, un renflement difforme rompait la ligne souple et élégante de la peau ; peut-être un mulot ou une taupe qui se décomposait lentement et à qui on avait offert un supplément de voyage inespéré. Le choc avait décalé les mâchoires du serpent latéralement et un peu de sang avait coulé de sa gueule, vite tari. C'était peut-être une particularité du sang froid de ne pas se répandre abondamment. Dix centimètres de la queue pendaient dans le caniveau, dans le combiné des graisses alimentaires et pétrolifères. On ne voyait pas ce qui aurait pu le ramener à la vie. Avec ce serpent sur le trottoir de la station-service, on entendait beaucoup mieux le trafic sur l'autoroute, comme si un gros morceau de silence était tombé

avec lui, permettant aux bruits alentour de prendre de l'ampleur.

Il y eut vite un petit attroupement, des clients qui sortaient de la boutique derrière moi, d'autres qui arrivaient et la couleuvre fut bientôt au centre d'un étonnement parfait. Personne ne parlait. Il y avait une dizaine d'adultes environ et trois enfants mais aucun d'entre nous n'émettait le moindre son. Il était évident que nous nous trouvions dans le genre de situation où mieux valait s'assurer qu'on avait bien vu, avant de briser le silence. Il serait toujours temps de partir en conjectures. Un serpent qui tombe du ciel, nous le comprenions, en tout premier lieu il convient d'en croire ses yeux. Nous attendions certainement une manifestation supplémentaire à cet acte surnaturel, nous attendions que le serpent prenne la parole pour nous dire de quel événement supérieur il était le messager.

Un moment il y eut comme un déchirement de l'air autour de nous, une forme d'électricité vandale, un peu comme si on introduisait un quartier de viande dans une cérémonie végétarienne : la porte de la boutique s'ouvrit brutalement dans notre dos, avec le même sifflement que les trente-huit tonnes qui passaient sur l'autoroute, puis une brèche se forma dans notre petit mur silencieux et un type en uniforme apparut – le même qui avait encaissé mes achats – et se planta devant le serpent, brisant définitivement l'enchantement collectif.

– Saleté ! il a dit au serpent. Vieille saleté !

Et sans autre forme de courtoisie, il se pencha et ramassa le reptile en l'empoignant à pleine main tandis que la pointe de sa cravate, libérée de la ceinture, touchait comiquement le trottoir en se gondolant. Le serpent pendait maintenant de chaque côté de la grosse poigne en colère du type et il semblait plus résolument mort encore

que sur le sol, si c'est possible. Une misérable chose avec des balancements d'horloge molle.

– Trois par jour ! a dit le type de la caisse en secouant sa dépouille sous notre nez.

Comme nous remontions trop lentement vers la réalité à son goût, il ajouta : « Quand ce n'est pas quatre ! » Et bien sûr nous commençâmes de hocher la tête pour confirmer que quatre était bien supérieur à trois et assurément, trois à un.

– Et ce petit salaud est venu faire ça devant ma porte ! a continué le type comme s'il comparait la mort à un excrément et nous avons continué de hocher la tête face à cette brutale contraction métaphysique (serpent = le plus long étron du monde). C'est pourtant pas la place qui manque ici ! a repris le type.

De sa main libre, il montra la direction des pompes où des voitures s'alimentaient en carburant, puis les parkings où des voitures stationnaient, puis l'autoroute où des voitures roulaient, et au-delà les champs, merveilleux infini. Tandis qu'il nous faisait faire le tour du propriétaire, son autre main se resserrait spasmodiquement sur le corps du serpent pour lui signifier son inexcusable audace. Puis il l'amena devant ses yeux, comme pour un entretien individuel et il dit, cette fois pour lui-même : « Petit salaud qui tombe devant ma porte... » et il opéra une série de compressions qui se répandirent par onduations jusqu'aux mâchoires de la bête qui s'ouvrirent alors, sous l'effet d'un enchaînement pneumatique, sur deux crocs blancs et une langue bifide étrangement réalistes. Le type fit jouer comme ça sa petite mécanique hydraulique plusieurs fois (compression-transmission-dilatation-ouverture), les jointures des doigts rouges, jouissant comme un enfant de son nouveau jouet qui devenait chaque seconde plus dérisoire. Puis il releva la tête et nous regarda.

– Hein ? il a dit, à personne en particulier. C'est ça la vie ? Quatre saletés qui vous tombent dessus par jour ? Cinq ?

Personne ne répondit car il fallut réfléchir très vite à la masse anxiogène que représentaient quatre saletés qui vous tombent dessus chaque jour. Cinq. Le type leva alors la tête, le menton palpitant, et inspecta le ciel qui paraissait d'un bleu irréprochable. Pas un nuage, pas un oiseau, pas un avion ; les insectes eux-mêmes semblaient avoir pris congé de cette portion d'univers. À travers son regard, le ciel paraissait réellement trop beau et trop sage.

– Y'a un rapace qui joue avec ma boutique, dit le type en redescendant du ciel.

Sûr que s'il lui mettait la main dessus, il lui en ferait voir avec sa méthode de compression hydraulique (ouverture-fermeture du bec crochu), nous le comprenions très clairement.

– Il se prend des serpents dans les serres et il me les lâche dessus !

Afin que sa vision nous parvienne intacte, il fit passer devant nos yeux en un lent et circulaire mouvement du bras la dépouille du serpent qui pendouillait sur sa paume ouverte.

– On peut perdre un serpent une fois ou deux, reprit alors le type, ça arrive à tout le monde. Mais quatre par jour !

Dans un bel élan spontané, le collectif d'observation hocha la tête pour marquer son approbation (un ou deux : oui ; quatre : non !).

– Il y a un foutu rapace qui me cherche, déclara le type en nous regardant cette fois de façon judiciaire, suspectant chacun d'entre nous d'y être pour quelque chose. Si je le chope, je lui éteins mes clopes dans les yeux !

Puis le type jeta un dernier regard vers le ciel, pour y surprendre un éventuel indice, il franchit notre petit cercle

de hocheurs, se dirigea vers une poubelle à cinq mètres de là, fit basculer le couvercle circulaire qui retomba violemment sur l'arrière, puis il jeta le serpent dans les déchets et les emballages alimentaires, il alla ensuite rechercher le bord du couvercle et le rabattit avec une magnifique force de brute qui anéantit le bruit de la circulation sur l'autoroute.

– Saloperie ! conclut le type avec un dernier regard tendu vers le ciel. Puis il rentra dans la boutique avec de belles enjambées de tragédie grecque en laissant le monde vibrant derrière lui.

Comme un nuage de poussière, le temps se redéposa lentement sur nos paupières et il sembla que nous nous éveillâmes de quelque part. Chacun sembla prendre conscience de la présence des autres et le retour à la vie terrienne ramena l'imaginaire au niveau de la mer, avec sa production de butins et d'épaves. Nous formions un équipage solidaire, le temps d'une traversée et c'était à nouveau chacun pour soi maintenant que nous étions à quai. Ainsi va la vie. Notre petite formation se désagrégea lentement, comme un collier qui se brise au cou de la curiosité. Nous laissâmes le serpent voyager seul dans la poubelle, aussi loin que son âme voudrait bien l'emmener parmi les matières synthétiques de la gastronomie rapide.

Je regagnai ma voiture avec mes achats. Pendant mon absence, deux autres voitures étaient venues se garer le long de la mienne, une de chaque côté, alors que le parking offrait suffisamment d'espace pour accueillir la population du Luxembourg. L'attraction de l'espèce, supposais-je. Elles étaient si étroitement unies qu'à moins de pénétrer par le hayon arrière de mon immatriculée, rejoindre son volant me paraissait provisoirement interdit. Je m'éloignai du parking et rejoignis une surface

de pelouse brune au centre de laquelle étaient plantées trois tables de pique-nique en bois imputrescible, occupées par des attelages pratiquement identiques – père, mère, deux enfants (une grand-mère remplaçant un enfant dans la troisième) – chacun mastiquant comme il est recommandé en voyage, emphatiquement. Je me dirigeai à l'écart, sur une parcelle tirant sur le jaune, m'assis au pied d'un cyprès et déballai mes petites affaires.

J'avalai une première bouchée de mon sandwich, laissant les arômes du saumon suédois remonter jusqu'à moi, pensivement, puis j'en avalai une seconde. J'avais une vue panoramique de la station-service et de l'activité qui s'y déroulait, bien meilleure que celle à laquelle j'aurais pu prétendre, assis au volant de ma voiture. Je commençai d'observer le ballet des voitures qui arrivaient et qui repartaient, dessinant dans mon champ visuel une sorte de géométrie lente et réflexive. J'observais les gens sortir de leur véhicule puis entrer dans leur véhicule, puis en sortir à nouveau, puis y entrer à nouveau. Certains payaient et repartaient tout de suite tandis que d'autres préféraient passer par la boutique avant de reprendre la route, cafés et vessies vidés, principalement. Il y a certes beaucoup à apprendre de son prochain et observer l'être humain se servir du carburant est une science rapidement savante. Étions-nous sur Terre pour empoigner des tuyaux noirs et empoigner des tuyaux noirs ? Les flanquer dans des culs métalliques et des culs métalliques ? J'imaginai des millions d'individus à la surface de la Terre, des centaines de millions, s'adonner au même moment au même rituel mais l'image, vertigineuse, implosa avant même de se révéler. De la manière la plus naturelle qui fût, les soldats de l'énergie fossile combattaient sous mes yeux les dignes parfums de la nature qui nous entourait et sur laquelle on avait posé,

comme une merde cosmique, la station-service elle-même. Un combat de géants, lent, magnifique et mortel.

Mais bien sûr, si je forçais l'intérêt que j'éprouvais naturellement pour l'élaboration de la vie moderne en bord de voie express et ses conséquences à moyen terme, c'était pour masquer en partie l'attention bien plus élevée que je développais pour le ciel. Ce ciel qui nous avait pondu un serpent sur les coups de midi et qui, d'après l'expert des lieux, était capable de répéter l'opération jusqu'à quatre fois par jour ! Cinq ! Pendant donc que, d'un œil, je butinais l'image de la société nomade, inoffensif cueilleur, de l'autre je balayais le ciel d'une rétine élargie afin de déceler la moindre diffraction de l'espace. Il me semblait qu'une sorte de nonchalance, en apparence, avait toutes les chances de lubrifier les puissantes écluses des cieux. Attendre délibérément qu'un serpent chût de quelques serres malintentionnées eût été sot et contreproductif. Les phénomènes célestes sont assez susceptibles en général et il suffit de trop en espérer pour les voir s'inhiber d'eux-mêmes. Être sur le bord des choses pour en obtenir le centre, voilà qui était plus inspiré. Manger du saumon, innocemment, pour obtenir du serpent.